

hagards. Souvent, après les repas, il déraisonne et se sent oppressé. Étant dans une auberge à D..., un perruquier, qui venait pour le raser, se baisse pour ramasser quelque chose; sans aucune altercation préalable, M... lui tire un coup de pistolet et lui fracture un bras: tout porte à croire qu'il a pris ce malheureux pour un assassin. A la suite de cet accès de fureur, M... reste cinq jours sans boire ni manger, ni se coucher. Après ce temps, le sommeil se rétablit, M... est plus raisonnable, plus calme et mange, quoique conservant toujours des craintes.

Confié à mes soins, j'observe que la physionomie du malade est extrêmement mobile et animée; sa démarche fière et hautaine. Les premiers jours, il refuse toute espèce d'alimens, il ne veut pas permettre qu'on lui fasse la barbe; il ne dort point, la constipation est opiniâtre, malgré les bains-tièdes très prolongés.

M... prétend être le premier homme du monde par son génie; on veut attenter à sa vie, parce qu'on craint qu'il ne domine l'univers. Il est Apollon, César: à ce double titre, il entend et exige que tout le monde lui obéisse. Il est honteux que la raison la plus supérieure se trouve confondue avec la folie. M... écrit à tous les hommes qui occupent les premières places, au roi lui-même. A chaque instant, il attend des ordres qui le rendront à la liberté, il me menace de tout le poids de son autorité dès qu'il sera libre; en attendant, il demande un avocat et un huissier. Il est seul maître, nul n'a droit sur lui. Il répond avec dédain aux questions qu'on lui adresse, très souvent il ne daigne pas répondre.

Il n'a point été possible de persuader à ce malade qu'il est le jouet de son imagination égarée et que son état exige les secours de la médecine; on veut, dit-il, lui faire perdre la tête par des remèdes, mais sa tête est trop forte, on n'y réussira pas.

Les moyens de douceur et de persuasion sont impuissans. Veut-on lui faire prendre des bains ou lui appliquer un vésicatoire à une jambe, il faut lui en imposer par un grand appareil de force. Lorsque M... est distrait de ces craintes, il cause bien, est aimable, joue à divers jeux, et rien n'annonce de trouble dans sa raison; les fonctions de *la vie organique* n'offrent aucun désordre.

M. H..., âgé de 45 ans, célibataire, avocat, d'une taille moyenne, d'un tempérament bilioso-sanguin, d'une bonne constitution, a la tête d'un volume remarquable; son front est largement découvert, les cheveux sont noirs, les yeux pleins de vivacité, le teint est basané; M. H... a toujours eu une vie régulière, a toujours conduit ses affaires avec ordre et probité; il habitait la Guadeloupe depuis quelque temps, tomba malade il y a un an, ayant eu à lutter contre le climat et des revers de fortune; il fut renvoyé à Paris et entra à Charenton, le 20 novembre 1832.

Dans les premiers mois de son séjour dans cette maison, M. H... s'est montré calme, content, se promenant dans le jardin, lisant beaucoup et causant avec esprit; on l'aurait cru raisonnable, si de temps en temps son délire ne se fût trahi; il se disait fils de Louis XVI, et ajoutait qu'on avait voulu l'empoisonner, dans un but politique. Après



quelques mois, le délire se manifestait plus habituellement, et aujourd'hui il va jusqu'à la fureur. M. H... est roi, comme tel, il entend commander et être obéi. Ceux qui l'entourent sont ses esclaves, il a sur eux droit de vie et de mort; malheur à celui qui l'aborde, sans reconnaître sa puissance royale, le doute à cet égard est un crime de lèse-majesté. Les domestiques qui le servent, savent fort bien les précautions qu'ils doivent prendre pour se présenter à lui. Plusieurs fois, ses menaces, ses emportemens, lorsque j'ai essayé de combattre son égarement, m'ont averti de me mettre en garde. Tout dans ce malade est en rapport avec sa conviction; il porte la tête haute, son attitude, son regard, le ton impérieux de sa voix, ses gestes expriment parfaitement les vaniteuses préoccupations de son esprit. Il ne se pare pas d'insignes, de rubans à la manière des monomaniaques *rois*, qu'on rencontre dans ces réunions d'aliénés; mais les murs de sa cellule qu'il regarde comme un cachot, portent, tracés en gros caractères: les mots, les phrases qui décèlent la situation mentale de ce malade. Voici quelques-unes des inscriptions qu'il a tracées avec la forme des lettres telles qu'elles sont sur les murs:

J'ai... Mardi... *Canaille de Français...*, plus loin:  
*Haine à Mort à la Nation Française* — au Peuple, à  
 La Nobles... Par S. A. R. — Prince de Bourbon, etc.  
 — Le 1<sup>er</sup> Avril 1837: Fils de Louis XVI — Roi —  
 au-dessous: Je ne suis Point UN HOMME — Mais UN  
 PRINCE — Roi — MONARQUE.

Cette haine contre les Français, ces titres que M. H... proclame avec fierté sont le sujet de toutes ses lettres, de

tous ses écrits. M. H... s'irrite contre l'injustice qui le retient sous les verroux, lui si grand, si puissant. Il prétend qu'on s'est emparé de lui par des moyens surnaturels qu'emploient les espions, la canaille de Français; *en déversant sur sa majesté des torrens d'électricité pour l'anéantir*. Quelquefois il repousse les alimens, ne voulant pas être nourri comme les manans de son corridor; sa nourriture doit être préparée dans les cuisines royales. Sa grandeur, sa puissance ne lui permettent de reconnaître pour parens et pour amis, que les Bourbons, les Ferdinand, les Nicolas, etc.

Depuis quelques mois, la santé physique de M. H... s'altère, il a une toux opiniâtre, il maigrit, il dort peu, se nourrit mal; la langue semble un peu embarrassée, la mémoire affaiblie. Dans ses écrits, on observe des omissions de lettres, de mots, ce qui n'avait pas lieu dans les premières années de son séjour dans l'établissement; les idées et les paroles qui expriment son délire sont moins bien enchaînées les unes aux autres.

Les monomaniaques comme les autres aliénés sont sujets aux illusions et aux hallucinations; souvent même les illusions et les hallucinations caractérisent seuls leur délire et sont la cause de la perversion de leurs affections et du dérèglement de leurs actions; les faits abondent pour justifier cette proposition. J'en ai rapporté plusieurs, notamment tome I, page 161 et suiv. Emportés par l'enthousiasme ou par le fanatisme religieux ou politique; exaltés par des passions érotiques, aveuglés par des idées d'un bon-



heur imaginaire, bercés par des sentimens d'une félicité dont seuls ils se croient dignes ; les monomaniaques ont peu d'affection pour leurs parens et leurs amis, ou bien leur tendresse est exagérée ; souvent ils dédaignent les personnes qu'ils chérissaient le plus, ils les prennent en pitié, à cause de la prétendue ignorance de ceux-ci, de leur pauvreté supposée, ou parce qu'ils sont indignes de comprendre le bonheur du monomane et d'y prendre part. Comme tous les aliénés, ces malades négligent leurs intérêts, leurs affaires, et affrontent les convenances sociales.

Il est encore des aliénés élevés dans les principes les plus sévères, remarquables par la rectitude de leur raison, par la délicatesse de leurs sentimens, par la douceur de leur caractère, par la régularité d'une vie sobre et morale, qui, par quelques causes physiques ou morales, changent de caractère, d'habitudes et de conduite, deviennent turbulens, insociables, font des actions singulières, bizarres, blâmables et quelquefois dangereuses, contraires à leurs affections, à leur intérêt, etc. ; le trouble partiel de l'intelligence cause ces changemens et pervertit les sentimens, les actions de ces malades.

Ainsi, ce vieillard qui croit entendre la voix d'un ange qui lui ordonne d'immoler son fils à l'exemple d'Abraham, et consomme son sacrifice, était un monomane. J'ai eu autrefois sous les yeux, dit Pinel, dans l'hospice de Bicêtre, un aliéné dont la manie était périodique, et dont les accès se renouvelaient régulièrement après plusieurs mois de calme. L'in-

vasion des accès s'annonçait par le sentiment d'une chaleur brûlante dans l'intérieur de l'abdomen, puis dans la poitrine, enfin à la face : alors rougeur des joues, regard étincelant, forte distension des veines et des artères de la tête ; enfin, fureur forcenée qui le portait avec un penchant irrésistible à saisir un instrument ou une arme pour assommer le premier qui s'offrait à sa vue ; sorte de combat intérieur qu'il disait sans cesse éprouver entre l'impulsion féroce d'un instinct destructeur et l'horreur profonde que lui inspirait l'idée d'un forfait ; nulle marque d'égarement dans la mémoire, dans l'imagination, dans le jugement ; il me faisait l'aveu, dans son étroite réclusion, que son penchant était absolument forcé et involontaire ; que sa femme, malgré sa tendresse pour lui, avait failli en être la victime ; qu'il n'avait eu que le temps de l'avertir de prendre la fuite. Les mêmes intervalles lucides ramenaient les mêmes réflexions, les mêmes expressions du remords ; il en avait conçu un tel dégoût de la vie qu'il avait plusieurs fois cherché à en terminer le cours. C'était bien là un monomane<sup>1</sup>.

Le fait suivant est remarquable par le retour alternatif de l'excitation et du calme.

Madame de R..., d'une constitution forte, quoique rachitique, d'un tempérament sanguin, d'une imagination ardente, éprouva les revers de la révolution et beaucoup de chagrins domestiques. Restée veuve, avec les débris d'une grande fortune, elle s'enferme dans

<sup>1</sup> Pinel, *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale.*



une terre pour vivre plus économiquement et surveiller l'éducation de ses enfans. Vers l'âge de 50 ans, après la cessation de la menstruation, mad. de R... passe l'hiver très active, occupée de ses intérêts, aimant la société, recherchant le monde et faisant beaucoup d'exercice. Au printemps et pendant l'été, mad. de R... est calme, plus sédentaire, paresseuse, vivant seule, négligeant les soins de sa fortune et ne se décidant à rien. Dans ces deux états, qui se sont renouvelés alternativement pendant plusieurs années, mad. de R... remplissait ses devoirs d'excellente mère, ne manquait à aucune des convenances sociales; il fallait vivre dans son intimité pour s'apercevoir de la différence de sa manière d'être pendant l'hiver et pendant l'été. A l'âge de 55 ans, mad. de R... s'afflige profondément du départ de son fils pour Gand. Bientôt elle se persuade que les plus grands malheurs vont fondre sur Paris, qu'elle en sera accablée plus que tous les autres; elle s'agite, va racontant partout ses craintes, perd le sommeil; enfin une congestion cérébrale a lieu; trente sangsues sont appliquées aux jambes, l'embonpoint de mad. de R... n'ayant point permis de la saigner. Les piqûres des sangsues provoquent un érysipèle à chaque jambe; cet accident fait croire à la malade qu'on s'est servi de sangsues empoisonnées, que son existence est gravement compromise, et qu'elle en mourra. A cette crainte succède un accès de manie; mad. de R... guérit promptement et part pour la campagne.

1817, nouvel accès qui persiste pendant un an. Pendant trois ans mad. de R... paraissait guérie sans retour,

lorsque au mois de septembre 1820, pendant une fête qu'elle donnait à ses amis et aux habitans de sa terre, le feu est mis aux gerbes qui appartenaient à une ferme voisine du château. Aussitôt mad. de R... se croit environnée de flammes, entourée d'ennemis et de soldats. Dès le lendemain elle est conduite à Paris, et pendant la route, qui est de cent lieues, elle voit des soldats qui se battent et des flammes qui dévorent les récoltes et les habitations; elle est dans un délire affreux, elle ne cesse de pousser des cris de terreur. Confiée de nouveau à mes soins, après quelques jours de repos, des bains avec des affusions d'eau froide, des boissons laxatives rétablissent le calme, mais le délire persiste. Mad. de R... parle sans cesse, même pendant la nuit; elle s'entretient avec des princes, des rois qui sont ses ancêtres; les plus grands monarques lui rendent des visites; les morts les plus illustres lui apparaissent, elle cause avec eux tantôt avec emportement, leur faisant des reproches; tantôt avec tranquillité, leur donnant des conseils et leur annonçant de grands évènements, etc. Mad. de R... se pose en souveraine, porte la tête haute, proclame sa puissance, sa force, ordonne avec fierté; cent fois par jour, quelque froid qu'il fasse, elle ouvre une croisée de son appartement et jette aux vents des accusations ou des justifications, paraissant entendre des personnes qui lui parlent; dans les momens d'exaspération la face est colorée, le teint plus jaune; l'insomnie et la constipation sont opiniâtres. L'hiver se passe dans cet état d'excitation; néanmoins mad. de R... distingue les choses et les personnes, cause d'une manière



suivie sur tout autre objet que sur celui de sa grandeur, de ses ancêtres, et des dangers que ses ennemis lui ont fait courir.

Au printemps, mad. de R... est plus paisible; tout en conservant son délire vaniteux elle a moins d'activité, marche moins, parle peu; elle dort mieux, elle peut s'occuper à lire des journaux et des livres de voyages. Après huit ans passés par des périodes alternatives d'excitation et de calme, mad. de R... est habituellement plus paisible, et parle souvent à voix basse, quelquefois avec emportement, elle articule des plaintes ou rit convulsivement, elle est toujours excitée par des hallucinations de l'ouïe. Malgré l'incohérence des idées et des paroles, devenue habituelle, mad. de R... conserve la connaissance des objets extérieurs, et est affectueuse pour ceux qui l'entourent. A l'âge de 68 ans elle avait pris beaucoup d'embonpoint; elle eut une congestion cérébrale qui se dissipa subitement dès que les sangsues furent appliquées au cou. Pendant la durée de cette attaque, qui persista une heure, mad. de R... voyait autour d'elle tous les objets noirs, même les personnes qui lui parlaient et dont elle reconnaissait la voix. Depuis cette époque, l'abdomen se développa peu-à-peu, il était tendu et rénitent, sans fluctuation. A l'âge de 72 ans, l'abdomen très volumineux, gêna la respiration et la marche. Mad. de R... avait souvent de la somnolence pendant le jour; elle se plaignait de soif; elle eut des alternatives de constipation et de dévoïement. A 73 ans, la dyspnée faisant craindre pour sa vie, on pratiqua la ponction, mais il ne sortit de l'abdomen qu'une substance

gélatiniforme de couleur citrine; on ne put obtenir que quelques onces de cette substance. Six semaines après, mad. de R... succomba. Le 1<sup>er</sup> juillet 1834, à l'ouverture du corps, l'on observe l'amaigrissement général, l'abdomen considérablement distendu, sans fluctuation; la déviation de la colonne vertébrale; le crâne épais et dense dans plusieurs points, la table interne perforée par des granulations s'élevant de la dure-mère; cette membrane très adhérente au crâne dans une grande étendue, l'arachnoïde dense, la pie-mère injectée, surtout du côté droit, s'enlevant sans déchirure de la substance grise; le lobe droit du cerveau injecté, le ventricule latéral de ce côté peu développé; le lobe gauche pâle comparativement à celui du côté droit, le ventricule droit d'un tiers plus développé que celui du côté opposé. Le cervelet et la moelle sont à l'état normal, la capacité thoracique est diminuée par le refoulement de l'abdomen, les poumons sont sains, le cœur est volumineux, quelques points d'ossifications existent aux valvules; les parois de l'abdomen sont amincies, sa cavité distendue par une tumeur résultante du développement de l'ovaire gauche; l'intérieur de cet ovaire est divisé par des cloisons incomplètes et rempli d'une humeur gélatineuse, épaisse, rougeâtre en quelques endroits et d'un blanc jaunâtre en quelques autres; de cet ovaire gauche partent de nombreux vaisseaux qui vont se ramifier dans les cloisons qui divisent la tumeur, les dernières ramifications de ces vaisseaux vont se perdre dans plusieurs portions de l'humeur épanchée; l'utérus est volumineux, divisé par une cloison qui s'étend jus-



qu'au col; l'estomac est atrophié, avec quelques traces d'injection à l'intérieur; dans le cœcum, on observe un appendice formé d'une tumeur conique, fluctuante, du volume d'une petite poire, contenant une humeur analogue à celle du kyste de l'ovaire; le foie est petit; la vésicule atrophiée, contient de petits calculs noirâtres polyèdres; la rate est petite, facile à déchirer, sa membrane péritonéale offre cinq kystes, dont le plus gros a le volume d'un marron; chaque kyste contient une humeur semblable à celle que renferment les tumeurs de l'ovaire et du cœcum.

La monomanie est quelquefois épidémique. Cette étrange maladie, qui désola la Hollande et la province du Rhin en 1373, sous le nom de *mal des ardens*, de *mal de Saint-Jean*, n'était-elle pas une épidémie? Les gens qui en étaient atteints quittaient leurs habits, se couronnaient de fleurs, se tenant par la main, couraient dans les rues et dans les temples, en chantant et en dansant; leur ventre se gonflait si fort, que plusieurs en mouraient s'ils n'avaient soin de le serrer. Les écrivains qui rendent compte de cette étrange maladie rapportent que les ouvriers abandonnaient leur profession; ils ajoutent que les gens riches avaient soin de se faire garder par leurs domestiques, crainte de se blesser, et pour qu'ils écartassent les objets qui pouvaient leur nuire; cette précaution prouve que chez ces malades le délire était partiel.

L'on trouve dans don Quichotte une description admirable de la monomanie qui régna presque dans toute l'Europe, à la suite des croisades : mélange d'extra-

vagance amoureuse et de bravoure chevaleresque, qui, chez plusieurs individus, était une véritable folie.

Les fonctions de la vie d'assimilation ne paraissent pas ordinairement lésées et s'accomplissent sans trouble alarmant pour la vie; cependant les monomaniques ont le pouls développé, dur, fort; la face est animée; la chaleur de la peau est forte, quelquefois halitueuse; ces malades mangent beaucoup; dorment peu; leur sommeil est agité par des rêves tantôt pénibles, tantôt agréables; ils ont souvent des douleurs, des chaleurs d'entrailles, et parfois de la constipation.

Les causes qui prédisposent et qui produisent la monomanie sont les mêmes que celles de la folie en général. Les tempéramens sanguins et nervoso-sanguins, les individus doués d'une imagination brillante, vive, exaltée; les esprits méditatifs, exclusifs, qui ne semblent susceptibles que d'une série d'idées et d'affections; les individus qui, par amour-propre, par vanité, par orgueil, par ambition, s'abandonnent à des pensées, à des projets exagérés, à des prétentions outrées sont, plus que les autres, disposés à la monomanie: il est remarquable que, presque toujours, ces individus se flattaient d'un avenir heureux, lorsque frappés de quelque revers, trompés dans leurs orgueilleuses espérances ils deviennent malades. Aussi un homme actuellement heureux, modéré dans ses desirs, qui, par une cause excitante quelconque, devient aliéné, ne sera point monomaniac; tandis qu'un ambitieux, un orgueilleux ou un amoureux qui sera tombé dans l'infortune, ou qui aura perdu l'objet de son amour, tombera



dans la monomanie. Il semble que la monomanie ne soit que l'exagération des idées, des desirs, des illusions d'avenir dont se berçaient ces malheureux avant leur maladie.

L'intelligence faible, peu cultivée, peu développée; le défaut ou les vices de l'éducation prédisposent aussi à la monomanie.

Les causes excitantes sont : les écarts de régime, les passions vives, et surtout les revers de fortune ou les mécomptes de l'amour-propre et de l'ambition. Souvent aussi l'exaltation religieuse, les méditations ascétiques, la lecture des romans jettent dans cette maladie les individus essentiellement dominés par l'orgueil et la vanité.

En combinant les causes physiques et mentales de la manie, particulièrement celles qui supposent des passions fortes, énergiques, expansives, avec les causes prédisposantes et excitantes de la lypémanie, on se peut faire une idée juste des causes de la monomanie.

La monomanie est rémittente ou intermittente; les symptômes s'exaspèrent particulièrement aux époques menstruelles; elle est quelquefois précédée par la mélancolie, par la lypémanie; elle se complique avec l'épilepsie, avec l'hystérie, avec l'hypochondrie, et très fréquemment avec la paralysie.

La marche de la monomanie est brusque, rapide; sa terminaison est souvent inattendue, elle se juge comme les autres aliénations mentales, par des crises plus ou moins sensibles; mais il n'est pas rare qu'elle se termine tout-à-coup, sans cause, sans crise apercevable, ou par une vive impression morale.

La monomanie passe quelquefois à la manie, quelquefois elle alterne avec la lypémanie (obs. page 8). Lorsqu'elle se prolonge, elle dégénère en démence; mais il existe un état intermédiaire qui, je crois, n'a point été signalé, quoique constant.

Dans l'état aigu de la monomanie, lorsqu'elle est simple, le monomane conserve toute l'intégrité de l'entendement sur tout ce qui est hors de la sphère de son délire, et l'idée première supposée juste, il raisonne et juge très bien; mais lorsque la maladie dégénère, le monomane déraisonne dans son hypothèse; les raisonnemens, les affections, les actes qui jusque-là avaient été les conséquences rigoureuses de l'idée ou de l'affection dominantes n'ont plus leur liaison logique et naturelle; l'aliéné ne peut plus diriger sa raison dans la sphère d'activité des idées, des convictions, en quelque sorte génératrices et caractéristiques de sa maladie. Enfin, quoique le délire porte encore sur un sujet déterminé, on observe comme dans la démence, l'incohérence des idées, des affections, des actions. Cette observation est aussi applicable à la lypémanie.

Le traitement de la monomanie doit, comme pour les autres aliénations mentales, être dirigé d'après l'appréciation des prédispositions et des causes excitantes de la maladie, d'après les désordres physiques; les symptômes intellectuels et moraux ont une grande part dans les vues thérapeutiques du praticien. Dans cette maladie, qui a un caractère éminemment nerveux, les antispasmodiques sont très utiles. On peut recourir avec avantage aux moyens fournis par l'hygiène; il est per-



mis d'espérer des succès par le traitement moral. Ici, plus que dans les autres maladies mentales et avec plus d'espérance de réussir, on applique l'entendement et les passions du malade à sa guérison. On a recours à des surprises, à des subterfuges, à des contrariétés ingénieusement ménagées que les circonstances suggèrent, que le génie du médecin fait naître, que l'habitude saisit et suit à propos.

§ I. *Monomanie érotique.*

L'érotomanie n'est point cette langueur qui pénètre l'âme et le cœur de celui qui sent les premières atteintes du besoin d'aimer, ni cette douce rêverie qui a tant de charmes pour l'adolescent, qui lui fait rechercher la solitude, pour mieux savourer à loisir les délices d'un sentiment qui lui était inconnu. Ce n'est point une maladie, c'est la mélancolie.

L'érotomanie, est du ressort de la médecine, c'est une affection cérébrale, chronique, caractérisée par un amour excessif, tantôt pour un objet connu, tantôt pour un objet imaginaire; dans cette maladie, l'imagination seule est lésée : il y a erreur de l'entendement. C'est une affection mentale, dans laquelle les idées amoureuses sont fixes et dominantes comme les idées religieuses sont fixes et dominantes dans la théomanie ou dans la lypémanie religieuse.

L'érotomanie diffère essentiellement de la nymphomanie et du satyriasis. Dans celles-ci, le mal naît des organes reproducteurs, dont l'irritation réagit sur le cerveau; dans l'érotomanie l'amour est dans la tête :

le nymphomane et le satyrisiaque sont victimes d'un désordre physique; l'érotomane est le jouet de son imagination. L'érotomanie est à la nymphomanie et au satyriasis ce que les affections vives du cœur, mais chastes et honnêtes, sont au libertinage effréné; tandis que les propos les plus sales, les actions les plus honteuses, les plus humiliantes, décèlent la nymphomanie et le satyriasis<sup>1</sup> : l'érotomane ne desire, ne songe pas même aux faveurs qu'il pourrait prétendre de l'objet de sa folle tendresse, quelquefois même son amour a pour objet des êtres inanimés. Alkidias, de Rhodes, est pris de délire érotique pour la statue de Cupidon de Praxitèles, Variola raconte la même chose d'un habitant d'Arles qui vivait de son temps.

Dans l'érotomanie, les yeux sont vifs, animés, le regard passionné, les propos tendres, les actions expansives, mais les érotomanes ne sortent jamais des bornes de la décence. Ils s'oublient en quelque sorte eux-mêmes; ils vouent à l'objet de leur amour un culte pur, souvent secret; se rendent ses esclaves, exécutent ses ordres avec une fidélité souvent puérile, obéissant aux caprices qu'ils lui prêtent; ils sont en extase, en contemplation devant ses perfections souvent imaginaires; désespérés par l'absence, le regard de ces malades est abattu, leur teint devient pâle, leurs traits s'altèrent, le sommeil et l'appétit se perdent : ces malheureux sont inquiets, rêveurs, désespérés, agités, irritables, colères, etc. Le retour de l'objet aimé les rend ivres de joie; le bon-

<sup>1</sup> Voyez l'article SATYRIASIS, par le docteur Ch. Londe, dans le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, t. XIV, p. 517.